

Pierre Bourdieu (1930-2002)

Fragments d'un portrait

Yves Winkin

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2002/1 (N° 32-33), PAGES 573 À 579
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

DOI 10.4267/2042/14417

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://preprod.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2002-1-page-573.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

HOMMAGES

Pierre Bourdieu

Georges Péninou

Claude Santelli

PIERRE BOURDIEU (1930-2002)

FRAGMENTS D'UN PORTRAIT

Pierre Bourdieu s'est éteint le 23 janvier dernier. Il n'est sans doute pas utile de rappeler à nouveau sa vie et son œuvre, pas plus qu'il n'est très pertinent de rouvrir de vieilles polémiques, sur la télévision ou sur d'autres objets. Je me propose seulement d'évoquer par petites touches le maître que j'ai connu durant un peu plus d'un quart de siècle, en m'interrogeant sur les divers traits de sa personnalité qui m'ont marqué. Il s'agit donc d'un hommage, avec toute la subjectivité que ce genre autorise, non d'un article d'histoire et de sociologie des sciences sociales.

C'est Annie Ernaux qui a eu la voix la plus juste, du moins celle qui a résonné pour moi avec le plus de justesse, dans l'étrange concert médiatique qui a accompagné Bourdieu jusque dans sa tombe :

« Lire dans les années 1970 *Les Héritiers*, *La Reproduction*, plus tard *La Distinction*, c'était — c'est toujours — un choc ontologique violent. J'emploie à dessein ce terme d'ontologique : l'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie¹ ».

Nombreux sont ceux et celles qui ont ressenti un tel déchirement — ou un tel éblouissement — à la lecture de l'un ou l'autre des ouvrages de Bourdieu, et qui ont établi comme une relation personnelle avec lui. Comme si une complicité s'était nouée dès la découverte d'une appartenance au même bord. Nombreux sont ceux et celles qui ont ressenti sa disparition comme celle d'une personne proche, et qui se sont pris à regretter de ne pas avoir cherché à mieux la connaître.

Homages

Rue de Tournon, novembre 1975. La petite salle de l'annexe de l'EPHE 6^e Section bourdonne. Il reste une chaise vide au bout de la table. Il arrive presque en courant et entame sa première phrase sans avoir repris son souffle. « On ne peut pas être sociologue de 9 à 17 heures ; c'est un métier qui doit vous occuper 24 heures sur 24 ». Il parle très vite, en patinant parfois dans l'attaque de la phrase, comme si les mots se bouscullaient pour sortir.

D'où lui venait cette énergie permanente ? Où trouvait-il le temps de tout faire ? Il dormait peu, certes, mais beaucoup d'intellectuels sont insomniaques. Il avait de l'aide autour de lui, certes, mais la plupart des tâches lui incombaient : les rendez-vous, les appels téléphoniques, les déplacements à l'étranger. Il avait même tendance à tout prendre sur lui : avant-hier, les index des ouvrages de la collection « Le Sens Commun » ; hier, la lecture des manuscrits soumis à *Actes de la Recherche* ou le nettoyage à l'écran du texte transcrit qui deviendra *Science de la science et réflexivité*.

Liège, mars 1983. Il devait s'agir d'un séminaire restreint sur Ce que parler veut dire dans une petite salle de l'université. Mais nous n'avons pas osé refuser du monde. C'est archi-comble. Il entre, monte sur l'estrade, se rend compte qu'il va s'agir d'une conférence. Il cherche à se ressaisir, bafouille quelques mots, s'arrête, ferme les yeux quelques secondes et se pince le nez entre le pouce et l'index. Silence dans la salle, inquiétude grandissante des organisateurs. Puis il se lance, après s'être excusé longuement.

D'où lui venait cette timidité dès qu'il devait affronter un public, que ce soit dans une réception, un cours au Collège de France ou à la télévision ? Son trac était palpable, son malaise était touchant. On aurait voulu l'aider : par exemple, demander à l'huissier du Collège de ne plus lancer « Monsieur le Professeur ! » avec autant de force. On ne pouvait s'empêcher de penser aux paysans tapis au fond de la salle de bal qu'il décrivait dans « Célibat et condition paysanne » (repris dans son livre posthume *Le Bal des célibataires*).

*Liège, mai 1984. « Tout cela est formidable ! » Les mots sont soulignés deux fois. Je relis quatre fois. C'est écrit en toutes petites lettres très serrées, très « nerveuses ». Je lui avais envoyé quelques propositions de textes pour *Actes de la Recherche*. Sa réaction me surprend et me ravit. Je suis dynamisé pour plusieurs semaines.*

D'où lui venait sa capacité à s'enthousiasmer à la lecture d'une note, à l'écoute d'une proposition au cours d'un séminaire ou dans une conversation ? Alors que la plupart des *homines academici* se tassaient peu à peu jusqu'à ne plus émettre que des ricanements désabusés, il s'enflammait toujours pour de multiples causes scientifiques, littéraires ou politiques. Il parvenait à mobiliser les énergies des plus jeunes comme des plus rassis et à les fédérer en réseaux internationaux. La revue *Liber* a ainsi été une de ses réalisations les plus énergétivores, par l'ampleur des opérations qu'elle exigeait à travers l'Europe : traductions et parutions quasi-simultanées en plusieurs langues, mélanges de collaborateurs inconnus et prestigieux — c'était le *TLS* en plus ambitieux.

Princeton, mars 1985. Seul dans un pavillon en préfabriqué de l'Institute for Advanced Study, Bourdieu écrit ses conférences sur Flaubert. Il a accepté de me consacrer une journée de travail pour amorcer le projet

d'un livre que j'ai promis d'écrire sur sa trajectoire et son œuvre. Il se dit très fatigué. L'enregistrement dure cependant près de six heures, à peine interrompu par un déjeuner à la cafétéria. Je rentre épuisé à Philadelphie.

D'où lui venait ce sens de l'urgence ? Il fallait toujours tout faire très vite. Ne pas trop réfléchir avant d'écrire, ne pas traîner sur les manuscrits proposés, répondre tout de suite au courrier. Ce n'était pas juste la méthode Lindon (dont on disait qu'il lisait les textes qui lui parvenaient le jour même de leur arrivée sur son bureau des Éditions de Minuit) ; ce n'était pas uniquement de l'organisation méthodique. C'était de l'angoisse un peu, mais pas seulement. Il y avait comme un immense sens du devoir chez lui : il fallait que ce soit fait, ni plus ni moins.

Chicago, avril 1987. Loïc Wacquant nous entraîne sur un marché dans un quartier déserté. On y vend de tout et surtout rien. Les enfants d'un prédicateur viennent s'aligner devant nous et entonnent des chants religieux. Bribes de conversation, sourires, encouragements. Il nous parle des marchés en Algérie, plus terribles encore, où l'essentiel était de se donner un statut de personne active, même s'il s'agissait de vendre des mégots de cigarettes.

D'où lui venait cette tendresse pour les dominés ? Celle qui sous-tend aussi bien les photos prises en Kabylie que les portraits sociologiques de *Travail et travailleurs en Algérie*, de *La Misère du Monde* et du *Bal des Célibataires* ? Pas d'indignation : de la dignité, faite de réserve et de respect. Le cadrage indique un photographe toujours légèrement en retrait ; l'entretien repose sur des points de suspension, la description, sur des litotes. Montrer, faire comprendre — surtout ne pas s'épancher.

*Verviers, octobre 1990. La préface est arrivée chez moi quasiment par retour du courrier. « Pour Sayad, j'arrête tout », m'avait-il dit. J'avais beaucoup traîné sur l'organisation finale du volume ; l'éditeur s'impatientait. Il a tout rattrapé. Le texte est à la fois dense et chaleureux : « Il y a une manière de « fraterniser » qui enferme une forme de mépris de soi et de l'autre. Sayad ne fraternise pas ; il est fraternel »². L'ouvrage restera malheureusement difficile à trouver en France. En 1999, la publication d'un nouvel ensemble de textes, sous le titre *La double absence*, fera beaucoup pour la reconnaissance définitive de Sayad. Mais celui-ci est décédé l'année précédente³.*

D'où lui venait ce sens de l'amitié très pudique et très fidèle ? Sa relation de plus de quarante ans avec Malek Sayad, à qui il dédie *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972), avec qui il écrit *Le Déracinement* (1977), pour qui il organise les textes qui constitueront *La double absence* (1999), mériterait d'être écrite. Cette recherche éclairerait sans doute son rapport très fort à l'Algérie. Nombreux sont les intellectuels algériens qui ont reçu de lui un appui, sous la forme d'une lettre ou d'un coup de téléphone à la bonne personne, au bon moment. En toute discrétion.

Liège, février 1994. La salle académique de l'université est pleine jusqu'au dernier rang du balcon. Du jamais vu pour une soutenance. Il a lu le manuscrit de la thèse, et s'est proposé comme membre étranger du jury. Il parle à voix très basse, comme s'il ne voulait pas effrayer le candidat. Il a peur que l'université ne se venge de

Homages

sa présence en s'apercevant le démarrage de sa carrière, mais il tient aussi à lui manifester toute son admiration pour une thèse qu'il trouve superbe.

D'où lui venait cette disponibilité à l'égard des étudiants et des jeunes chercheurs ? Il répondait à leur courrier, leur faisait envoyer ses textes, sinon ses livres ; il les écoutait longuement à l'issue de ses conférences (en évitant ainsi les cocktails et les bavardages), leur proposait de lui écrire, leur donnait les coordonnées d'un collègue qui pourrait les aider. Il lui arrivait de leur téléphoner à domicile pour commenter un manuscrit, pour leur proposer une collaboration ou, tout simplement, pour leur dire de tenir bon.

Cerisy, juillet 2001. Il s'est assis dans un coin du salon et des cercles concentriques se sont peu à peu formés autour de lui. Il ne devait arriver que le lendemain ; il avait accepté de venir la veille pour rencontrer informellement les participants. La conversation se focalise sur La Sociologie est un sport de combat, le film que lui a consacré Pierre Carles. Les commentaires fusent ; il répond par nombre d'anecdotes qui expliquent bien le rapport, à la fois distant et complice, qu'il avait établi avec le réalisateur.

D'où lui venait cette réputation d'arrogance, alors qu'il était d'une simplicité désarmante ? Il utilisait dans son expression orale un langage des plus courants, loin du style torturé qui a fait les affaires de plus d'un étudiant. Il parlait toujours d'abondance, plaisantait beaucoup, recourait souvent à des citations d'origine béarnaise ou kabyle, tandis que ses yeux se plissaient en riant. Toujours les mêmes quelques vestes un peu rêches, les mêmes chemises blanches ou bleues, col ouvert.

Paris, août 2001. Nous n'arrivons pas à trouver un titre à la préface que nous venons d'écrire ensemble pour présenter les textes d'Aaron Cicourel sur le « raisonnement médical »⁴. « Cicourel l'explorateur » fait « Tintin au Congo » ; tel autre est trop « bateau ». On rit beaucoup ; le texte est truffé de petites allusions qui le ravissent : « on va encore dire que c'est le méchant Bourdieu qui décoche ses flèches, alors que c'est vous qui vous êtes caché derrière moi pour les lancer ». On finit par laisser tomber l'idée d'un titre, mais il est très content de la préface : « J'aimerais qu'un jour on écrive un texte comme ça sur moi ». Que savait-il déjà qu'il m'ait dit ainsi entre les lignes sans que je comprenne ?

Peut-on saisir la logique profonde d'une œuvre à partir du parcours personnel de son auteur ? La question agite les sciences des œuvres (littéraires, artistiques, scientifiques) depuis toujours. Bourdieu a lui-même cherché à y répondre dans *Les règles de l'art* (1992) ou, plus récemment, dans *Science de la science et réflexivité* (2001). Évoquant l'œuvre de Goffman, Luc Boltanski a écrit, à l'époque où il travaillait sous l'inspiration directe de Bourdieu :

« Pour comprendre l'intuition fondamentale qui sous-tend l'œuvre de Goffman et qui ordonne sa perception particulière du monde social (...), sans doute faudrait-il pouvoir remonter, dans la genèse de l'œuvre, en amont de l'instant relativement arbitraire où elle s'objective dans

l'écrit et même en amont du temps où, par l'apprentissage rationnel du métier, son auteur acquiert l'habitus scientifique, pour accéder aux expériences sociales antérieures qui sont constitutives de l'habitus de classe : un habitus scientifique n'est jamais en effet totalement autonome par rapport à l'habitus de classe qui lui préexiste et sur lequel il se construit, en sorte qu'une œuvre scientifique enferme toujours, comme une œuvre littéraire, la trace de la trajectoire sociale de son producteur⁵ ».

Il suffit de substituer le nom de Bourdieu à celui de Goffman pour obtenir une proposition intéressante, susceptible de donner sens à une collecte d'informations biographiques. Je n'entamerai pas ce travail ici ; ce n'en est pas le lieu. Mais peut-être quelques-uns des éléments évoqués contribueront-ils un jour à faire avancer la recherche d'une compréhension globale de l'œuvre de Bourdieu, fondée sur l'hypothèse d'une articulation entre son habitus de classe et son habitus scientifique. Ce ne serait pas un mince hommage à son génie que d'utiliser quelques-unes des notions qu'il a patiemment construites pour parvenir à saisir la relation profonde entre sa vie et son œuvre.

Yves Winkin

Notes

1. Annie Ernaux, « Bourdieu, le chagrin », *Le Monde*, mercredi 6 février, p. 1 et p. 14.
2. Pierre Bourdieu, « Un analyseur de l'inconscient », préface de l'ouvrage d'Abdelmalek Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991, pp. 7-9.
3. Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Éditions du Seuil, 1999. Préface de Pierre Bourdieu.
4. Aaron Cicourel, *Le Raisonnement médical. Une approche socio-cognitive. Textes réunis et présentés par Pierre Bourdieu et Yves Winkin*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Liber », 2002.
5. Luc Boltanski, « Erving Goffman et le temps du soupçon », *Information sur les sciences sociales*, vol. 12, n° 3, 1973, pp. 127-147.